

Alizé
CORNET

LA
VALSE
DES
JOURS



Une ode au Sud
de la France et à ses
femmes de caractère

Flammarion

Alizé
CORNET

LA VALSE DES JOURS

Comment l'apprentissage de la vie se transmet-il entre trois femmes d'une même famille ? Quel fil invisible et puissant lie Hélène et ses filles, Mouna et Jeanne ? Au cœur des années 1960, à Nice, ce sont les jours tourmentés de femmes nées dans un milieu modeste, où l'alcool abîme les hommes et où l'émancipation est difficile ; mais ce sont aussi les jours heureux. La lumière qui jaillit au gré d'une danse, d'un amour, d'un lien indestructible. Et de la certitude que demain sera plus beau.

Inspirée par les histoires vraies de sa famille, Alizé Cornet donne vie à ces femmes dans la beauté de leur intimité, de leur fragilité, de leur désir de liberté. Leurs cœurs battent à l'unisson d'une société française en pleine évolution.

Alizé Cornet est joueuse de tennis professionnelle depuis 2006 et numéro 1 française au classement en 2021. *La Valse des jours* est son premier roman.

Flammarion

La Valse des jours

Alizé Cornet

La Valse des jours

Flammarion

*À ma maman,
Et à notre papillon.*

« La vie ce n'est pas d'attendre que les orages passent, c'est d'apprendre à danser sous la pluie. »

SÉNÈQUE

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-6940-9

Chapitre 1

Décembre 1963

Le train roulait au pas. Brinquebalant dans un ronflement sonore, sa carcasse métallique oscillait lourdement tel un vieillard fatigué. Le visage collé à la vitre, Jeanne regardait défiler le paysage, fascinée. C'était donc ça, « rouler en rase campagne ». Elle avait parfois rencontré cette phrase au détour des lectures qu'elle aimait et elle s'imagina vivre un moment spécial, tout droit tiré de l'un de ces livres. L'espace de quelques minutes, elle se mit dans la peau d'une héroïne de roman. Elle s'appropriâ une histoire et une destinée, s'inventa une aventure digne de ce nom, comme elle le faisait de plus en plus pour échapper à la réalité.

En détournant son regard de la fenêtre, elle tomba sur le profil de son père, grave, inquiet, ses yeux clairs fixant le vide devant lui. Le profil d'un père qui emmenait sa fille de neuf ans, sa cadette, dans un préventorium à quatre cents kilomètres de leur maison. C'était si loin, pour lui et pour elle qui ne quittaient jamais le périmètre de leur ville natale. Il y a longtemps, son père avait fait son service militaire en Algérie ; il en parlait parfois, avec un drôle de regard. Mais il était si jeune, comme dans une autre vie qui avait pourtant laissé son lot de séquelles.

Depuis, Albert avait construit sa vie avec Hélène, son grand amour. De cette union était née Mouna, suivie de

La Valse des jours

Jeanne, quatre ans plus tard, et enfin Pierre, encore quatre ans après. Jeanne était l'enfant du milieu, de ceux qui ne font pas parler d'eux, qui n'ont pas envie de faire parler d'eux. Bonne élève, sage, frêle, tranquille. Presque transparente. Surtout, ne pas attirer l'attention, ne pas donner de soucis à ses parents, qui en avaient déjà tant.

Alors que Jeanne avait environ sept ans, son père, qui n'avait jusque-là jamais touché à une goutte d'alcool, s'était mis soudainement à boire et à devenir méchant, agressif. Jeanne ne comprenait pas comment le simple fait de boire quelque chose pût le changer à ce point. Ou alors les potions magiques existaient bel et bien, même si Mouna lui avait affirmé le contraire. Sans potion, il était attachant, artiste et joyeux. Mais ensuite, il perdait le contrôle et se métamorphosait. Il ne le faisait pas devant ses enfants, il se cachait encore un peu, mais Jeanne le voyait bien devenir malade, semaine après semaine, peu à peu rongé par la boisson maléfique.

Elle se souvenait précisément du jour où il était rentré à la maison pas comme les autres jours. Jeanne avait tout de suite perçu une intonation différente dans le son de sa voix, une lourdeur inhabituelle dans le bruit de ses pas franchissant le seuil de leur petit appartement de la Madeleine, à Nice. En apercevant cette lueur inconnue dans les yeux de son père, son instinct de fillette de sept ans lui avait soufflé que ce papa-là n'était pas celui de d'habitude, sans pouvoir en déterminer la cause. Maintenant elle savait, et elle y pensa tandis qu'elle observait du coin de l'œil la mine patibulaire de son père.

Le quotidien de Jeanne tournait autour de la place de l'église, de l'école, du catéchisme et des livres, des livres, toujours des livres. La vie ne s'écoulait pas toujours sereinement, loin de là, mais depuis peu, un voile plus sombre

encore avait envahi son esprit. Celui de la peur. Elle avait peur pour sa mère, sa sœur, son frère, et un peu pour elle aussi. Surtout pour sa mère, si fragile à ses yeux, quand il arrivait à Albert de lever la main sur elle au moment où le papa de substitution alcoolisé prenait possession de lui.

Les livres étaient plus que jamais devenus son refuge, l'échappatoire qui lui permettait encore de laisser son esprit vagabonder librement, chose qu'elle ne s'autorisait que rarement désormais. Elle dévorait tout ce qui lui tombait sous la main ; des romans d'amour, des cahiers de poésie, des contes pour enfants, des classiques de la littérature. Hugo, Sartre, Zola, Molière, Hemingway, tout y passait. Elle en empruntait à la bibliothèque, à ses enseignants, à ses copines ; elle lisait même les manuels scolaires de Mouna, qui du reste n'y aurait pas touché, et les romans de son père, rangés dans le buffet. Elle était boulimique, fascinée par ce monde fictif où tout était possible, où son imagination était la seule limite. Et Dieu sait qu'elle en avait, de l'imagination. Chaque roman la conduisait dans des contrées inconnues et pourtant plus réelles que dans la vraie vie, lui faisait rencontrer des gens qu'elle connaissait mieux que sa propre famille, et chaque fin de livre était comme une petite mort qu'elle devait absolument combler par une nouvelle lecture.

Mais depuis quelque temps, Jeanne n'allait pas bien, et même lire était devenu une tâche ardue. Secouée de fortes quintes de toux, une fatigue intense s'était abattue sur elle et elle avait beaucoup maigri, ce qui ne lui laissait plus grand-chose entre la peau et les os, elle qui était déjà de nature chétive. Avec son visage soucieux, ses boucles châtain en bataille et son corps émacié, elle ressemblait à un petit animal sauvage, dont la méfiance et la gravité

l'emportaient sur l'insouciance que ses neuf ans auraient dû lui octroyer.

Après la venue du médecin, le diagnostic était tombé : primo-infection tuberculeuse. Le mot tuberculose avait fait tressaillir sa mère. Pour guérir, il fallait que Jeanne parte au plus vite dans un préventorium, un centre médical pour enfants spécialisé dans ce type de primo-infections, expliquèrent les médecins à Jeanne et ses parents. Le choix de l'endroit fut l'Ardèche, la durée, neuf mois minimum. Neuf longs mois durant lesquels Jeanne ne pourrait pas veiller sur sa mère. Son plus grand souci était là, aucune inquiétude n'était plus étouffante que celle-ci.

Pendant que sa mère resterait en ville pour s'occuper de son frère et de sa sœur, son père l'accompagnerait en Ardèche. Ce serait la première fois qu'ils partiraient ensemble, rien que tous les deux... Drôle d'occasion pour un baptême du feu.

« Montélimar ! » annonça le chef de gare. Ils n'étaient plus très loin. Il neigeait, et une angoisse sourde envahissait la poitrine de Jeanne à mesure que les flocons se faisaient de plus en plus épais derrière la vitre du wagon.

Une voiture du préventorium vint les chercher à la gare de Beauchastel, leur destination finale.

« Regarde toute cette neige ! » s'exclama Albert sur un ton faussement enjoué alors qu'ils étaient en route. « Tu vas être bien ici.

— Oui », répondit Jeanne en observant le paysage ivoire et scintillant. Elle n'avait presque jamais vu de neige, du côté de Nice, et la pureté de ce spectacle était captivante.

« Tu vas pouvoir faire un bonhomme de neige avec les autres enfants.

— Oui.

La Valse des jours

— Tu es triste ?

— Non.

— Alors pourquoi tu pleures ? demanda-t-il en l'épiant dans le rétroviseur.

— Je pleure pas, c'est juste mes yeux qui ont froid, papa. »

Jeanne guetta la réaction de son père à ce piètre mensonge. Elle le sentait préoccupé et n'avait rien trouvé de mieux pour justifier les larmes qui coulaient malgré elle le long de ses joues. Elle espérait qu'il n'insiste pas, car elle était effrayée à l'idée de craquer et de lui créer encore plus de peine. C'était mal connaître son père.

« Jeanne, reprit-il, tu as le droit de dire que tu es triste.

— Dans le livre que je lis, ils disent qu'on ne doit pas montrer qu'on est triste, parce que ça fait de la peine aux gens qui nous aiment.

— Mais c'est un livre, ma fille, la vie c'est pas exactement pareil.

— Moi, je pense que les livres disent la vérité, s'obstina Jeanne.

— Peut-être, quelquefois... Mais certains livres disent aussi n'importe quoi, tu sais. Et puis, la vérité est souvent subjective », ajouta-t-il comme pour lui-même.

Elle n'était pas sûre de savoir ce que « subjectif » signifiait, mais se retint de poser la question. Le silence s'installa de nouveau. Jeanne était repartie dans ses pensées. En distinguant au loin les lumières de l'imposant bâtiment du préventorium, elle reprit la parole, une soudaine urgence dans la voix.

« Tu sais, papa, l'autre jour j'ai lu un livre où le papa était un peu malade parce qu'il buvait un peu trop, même quand il n'avait pas soif, mais comme son fils a eu un grave accident, il a compris que la vie était très importante

et qu'il ne fallait pas la gâcher, alors il s'est mis à boire seulement quand il avait soif, et surtout de l'eau. »

Comme sonné par les paroles de sa fille, Albert répondit dans un souffle :

« C'est une belle histoire.

— Tu voudras que je te prête mon livre ?

— Je ne sais pas, Jeanne... oui, quand tu reviendras.

— Mais papa ! C'est dans neuf mois que je reviens, étouffa-t-elle dans un début de sanglot. C'est trop long ! Tu le prendras, il est dans ma chambre, sur mon bureau.

— D'accord, pitchoune.

— D'accord, d'accord, papa ?

— Oui, d'accord, d'accord. »

En sortant de la voiture, Jeanne leva les yeux vers le bâtiment à l'allure austère. Il était presque 20 heures et il faisait déjà nuit noire depuis bien longtemps en ce mois de décembre. Toutes les fenêtres étaient allumées et Jeanne devinait les silhouettes des enfants en pyjama qui se préparaient à aller dormir. Les lierres épars qui couraient sur la façade de la bâtisse lui conféraient un air triste mais sympathique, telles des centaines de ridicules végétales sillonnant sa mine grisâtre. À la lueur de l'entrée, on pouvait également distinguer une partie du grand jardin blanc entourant le bâtiment, et Jeanne perçut de bonnes ondes se dégager de ce tableau qu'elle finirait de contempler à la lumière du jour.

Une dame avec un voile sur les cheveux les attendait au bas des marches pour les conduire elle et son père vers une maisonnette à deux étages adjacente au préventorium. Elle leur expliqua que cet établissement s'appelait le Lazaret et que Jeanne devrait y rester une semaine avant d'aller au préventorium afin d'y recevoir un premier traitement.

La Valse des jours

Nous étions le 23 décembre. Jeanne passerait donc Noël avec les enfants du Lazaret. Son premier Noël loin de sa famille. Elle préféra ne pas s'attarder sur cette pensée et fixa ses chaussures recouvertes de neige dont l'humidité s'infiltrait déjà jusqu'à ses orteils.

La dame au voile se prénomma Solène, et elle encouragea Jeanne à l'appeler Mamie Solène. Elle affirma que tous les enfants l'appelaient ainsi. D'ailleurs, Jeanne devrait surnommer Mamie Untel toutes les personnes qui s'occuperaient d'elle à présent. Jeanne trouva cette demande étrange, car cette femme n'avait pas du tout la tête d'une grand-mère, elle qui aurait tout juste pu être sa mère.

Mamie Solène lui montra le dortoir où elle dormirait, et son lit, paré d'une couverture à fleurs. Albert se tenait un peu en retrait sur le pas de la porte, laissant le temps à Jeanne de prendre timidement contact avec sa nouvelle chambre. Les autres enfants étaient dans la salle de jeux et n'allaient pas tarder à remonter. Elle appréhendait les présentations qui signifieraient officiellement le début de son séjour et le départ imminent de son père.

« As-tu soupé, Jeanne ? demanda Mamie Solène.

— Non.

— Viens, je t'emmène au réfectoire. »

Son père, qui sentit une ouverture propice aux adieux tant redoutés, annonça qu'il devait repartir, son train étant prévu à 21 h 30.

Le cœur de Jeanne se serra douloureusement, mais pour ne pas inquiéter son père, elle lui sourit et dit :

« Allez, papa, va vite, et pense à mon livre. »

Il lui dit au revoir, sans oser la prendre dans ses bras, bien qu'elle le vît hésiter. Elle aurait tant voulu écraser son chagrin contre le torse de son père et se laisser aller,

pour une fois. Mais ils ne savaient pas faire et se mirent à rire bêtement, debout l'un en face de l'autre.

« Prends soin de toi, pitchoune », lui dit-il d'une voix qu'elle ne connaissait pas.

Comme si c'était elle qui allait prendre soin d'elle alors qu'elle était justement là pour qu'on la soigne. Elle pensa : Comme je t'aime, mon papa maladroit, tandis qu'il s'éloignait, les épaules voûtées sous un poids invisible.

Une fois au réfectoire, désert à cette heure, Mamie Solène lui donna une tranche de jambon et des épinards, mais la gorge de Jeanne était si serrée qu'elle eut du mal à avaler quoi que ce soit. Pour ne pas se mettre à pleurer, elle se concentra sur le visage de Solène pendant qu'elle mastiquait un bout de jambon. Avec ses cheveux courts noirs et ses taches de rousseur, elle paraissait encore plus jeune de près. Ses yeux marron en amande, un peu comme ceux de Jeanne, étaient empreints de douceur. Jeanne sentait qu'elle allait avoir besoin d'une amie durant ce long séjour, et elle se demanda si elle pourrait trouver ce réconfort auprès de la jeune femme.

Jeanne avait peur, une peur qui grondait dans son esprit jusqu'à la faire vaciller sur ses maigres jambes. Elle pensa au livre qu'elle avait lu il y a quelques mois et qui prétendait que la peur affaiblissait l'esprit. Elle ne voulait pas que son esprit soit faible, elle le voulait fort et volontaire. Alors elle se força à sourire, bien qu'elle ait juste envie de remonter dans sa chambre pour sangloter sous sa couverture à fleurs. Mais soudain, elle se souvint d'un autre livre, celui que M. Albertini, son professeur de français, lui avait prêté l'année dernière, dans lequel elle avait lu qu'on ne devait pas aller contre les émotions que l'on ressentait, mais qu'il fallait au contraire les accueillir avec indulgence.

La Valse des jours

Elle se bouscula intérieurement : Jeanne, arrête avec les livres, tu t'embrouilles toute seule ! Elle n'avait pas besoin de ce tourbillon de pensées pour se sentir déjà perdue.

Le repas terminé, Mamie Solène prit sa petite main dans la sienne et lui fit visiter le rez-de-chaussée de l'établissement pour tenter de la distraire.

« Ici ce sont les cuisines, à droite la salle de jeux, et la porte au fond du couloir, c'est l'infirmerie. À l'étage, il y a toutes les salles de classe. Tu verras, tu vas vite prendre tes marques », dit-elle en enserrant un peu plus fort la main de Jeanne dans ses doigts fins. Puis Solène l'emmena aux douches où Jeanne remarqua une longue rangée de douches à peine séparées les unes des autres par de fins rideaux. Elle se demanda si elle allait devoir se mettre toute nue devant tout le monde et sa pudeur exacerbée lui fit envisager cette option comme la torture la plus élaborée au monde. Elle décida donc de remettre ce problème à plus tard et monta se coucher.

Alors qu'elle fixait le plafond du dortoir, blottie sous sa couverture, elle entendit les autres enfants arriver dans la pièce en chahutant. Chacun trouva son lit dans une danse joyeuse et chaotique, sans même remarquer sa présence. Elle aperçut un chausson traverser la pièce dans un éclat de rire et entendit Solène réprimander l'auteur du « délit ».

« Paul ! On ne jette pas ses chaussons sur ses camarades, je ne te le dirai pas deux fois ! » Malgré son ton autoritaire, un minuscule tremblement dans sa voix trahissait son envie de rire.

Paul et Mouna s'entendraient à merveille, se dit Jeanne.

Les présentations seraient pour demain. La pièce plongea dans le noir ; seul un filet de lune filtrait encore à

travers les rideaux, et le silence se fit en quelques minutes. Jeanne se demanda une fois de plus si elle allait se faire des amies. Elle continua de fixer le plafond qui s'écaillait par endroits en faisant des formes et des dessins, comme les nuages. Elle pensa à sa mère, à son père qui était dans le train ; elle espérait qu'il ne se perde pas sans elle. Puis elle pensa à Pierre, à Mouna. Que faisaient-ils ? Pensaient-ils à elle ? S'étaient-ils aperçus qu'elle n'était pas dans son lit ce soir et qu'elle ne formulait pas son habituel mantra : « Je me couche ! C'est le meilleur moment de la journée ! », auquel Mouna répondait inlassablement : « Tu es folle toi ! Le meilleur moment de la journée, c'est quand on fait des bêtises. » Un échange devenu un rituel de bonne nuit entre les deux sœurs.

Mouna s'y connaissait, en bêtises. Elle en inventait chaque jour de nouvelles, sans jamais avoir peur de se faire gronder, ou faisait-elle semblant pour entretenir le mythe. Un jour, elle avait même eu l'audace de voler un couteau à l'épicerie alors que sa mère l'avait envoyée acheter des pommes, puis l'avait présenté à Jeanne et Pierre au creux de sa main, une lueur de fierté brillant dans son regard espiègle.

Jeanne, au contraire, était terrorisée quand on posait les yeux sur elle d'un air réprobateur, alors elle travaillait bien à l'école, allait au catéchisme, jouait et lisait sagement, toujours.

« Toi, t'es vraiment pas rigolote, lui reprochait Mouna, tu te prends pour Mme Parfaite !

— C'est pas vrai ! » se défendait Jeanne.

Mouna ne le savait pas, mais elle pensait qu'en étant très sage et en travaillant bien à l'école son père ne s'énervait plus et il serait si fier d'elle qu'il arrêterait de boire du vin dans le bar du Terminus en face du stade de foot.

La Valse des jours

Elle le voyait bien, appuyé au comptoir certains après-midi, quand elle passait devant pour aller chez sa copine Martine après l'école, et du coup, elle avait peur quand le soir arrivait. C'était toujours le soir que son père n'était pas lui-même. Quand il rentrait pour sa pause, le midi, il était gai comme un pinson, il cuisinait et se moquait gentiment de ses enfants. Mais à la nuit tombée, il se transformait en bête féroce. C'était peut-être un loup-garou, en avait déduit Jeanne.

Le lendemain matin, on aurait dit qu'il ne se souvenait plus de rien ; il lui arrivait même de chanter sous la douche, Charles Aznavour et Georges Brassens, de jouer de la guitare ou de l'harmonica.

Ce serait un bon papa si... Mais c'est un bon papa quand même, rectifia Jeanne pour elle-même.

Oui, mais il y a maman, il ne faut pas qu'il fasse du mal à maman.

Jeanne fit une prière pour sa mère, son père, Mouna et Pierre. Cela lui prit tant de temps qu'elle finit par se laisser happer par le sommeil avant de pouvoir terminer cette requête si chère à son cœur, celle de protéger sa famille en son absence.

Chapitre 2

Janvier 1964

Hélène achevait de ranger la cuisine en écoutant la voix de Claude François sur le vieux transistor posé à côté d'elle. Sa chevelure brune ondulait tandis qu'elle s'activait pour récurer la moindre parcelle de gras sur la gazinière. L'ecchymose sur son avant-bras avait à présent tourné au violet et elle la recouvrit de sa manche. Tant qu'elle ne voyait pas, elle n'y pensait pas, préférant investir son énergie dans l'essentiel, ses enfants. Or ces derniers temps, dans quelques rares moments de lucidité, elle avait fini par entrevoir ce à quoi pourrait ressembler son avenir si les choses continuaient ainsi. « Les choses. » Elle n'arrivait même pas à nommer ce qui se tramait dans sa vie, comme si donner un nom à ce cauchemar avait le pouvoir de concrétiser ses plus grandes peurs.

Mouna et Pierre étaient à l'école, du moins elle l'espérait. Mouna avait pris la fâcheuse habitude de faire l'école buissonnière quand bon lui semblait et d'ignorer royalement les menaces de son père de l'envoyer en pension, ce qui commençait à exaspérer Hélène. Voilà deux semaines que Jeanne était partie en Ardèche et elle lui manquait déjà terriblement. Passer Noël sans elle avait été bien plus douloureux qu'elle n'aurait pu l'imaginer, ce qui instilla une fois de plus le doute quant à l'utilité

d'envoyer sa petite fille aussi loin pour la soigner. Certes, ils n'avaient pas vraiment eu le choix, le préventorium de Vernoux-en-Vivarais était spécialisé dans la pathologie de Jeanne et représentait par conséquent le choix le plus raisonnable pour lui permettre de guérir au plus vite. Mais sans voiture ni argent pour prendre le train, Hélène devrait endurer encore huit mois et demi d'une attente insupportable avant de revoir sa frimousse de petite sauvageonne.

Une fois la cuisine récurée de fond en comble, Hélène coupa le son du transistor où Jeanne Moreau chantait sa mémoire défaillante de sa voix cassée, et le silence de l'appartement l'oppressa aussitôt. Elle n'aimait pas se retrouver seule face à elle-même, seule face à ses pensées tourbillonnantes et envahissantes. Elle prit son manteau sur la patère de l'entrée et sortit sans réfléchir à sa destination. Il lui restait deux heures à tuer avant d'aller chercher Pierre à l'école ; elle se mit donc en route pour son tour de quartier habituel, comptant sur le pouvoir anesthésiant de la marche contre la surchauffe de son esprit.

Le froid de janvier s'insinua sous ses vêtements et elle frissonna. Ce n'était pas désagréable, au contraire. Elle aimait ce froid sec et revigorant qui lui rappelait son enfance à Arras. Elle se souvenait si clairement de sa mère qui l'aidait à emmitoufler ses petites mains dans des gants doublés de laine... Elle aimait tant ces rituels d'emmailotage avant de sortir. Elle n'avait que quatre ou cinq ans, mais les souvenirs de sa mère avant que celle-ci ne la quitte étaient tous restés gravés dans sa mémoire. Vivaces, nostalgiques.

Pas besoin de gants dans le froid tout relatif du sud de la France ; elle trouvait même les hivers un peu trop doux à son goût, regrettant la rudesse des températures

négatives et la beauté pure de la neige, si rare dans ce coin de l'Hexagone.

Son esprit vagabonda au hasard tandis que ses jambes la portaient machinalement vers le quartier Gambetta où vivait Viviane, son amie la plus proche, et pour ainsi dire sa seule amie. Elle avançait de sa démarche rapide et altière, le regard posé sur les façades baroques et colorées de sa ville d'adoption, sur ses épiceries animées et ses platanes aux branches nues. Du haut de son mètre 58, Hélène se tenait si droite qu'elle paraissait plus grande. Elle appelait ça « les centimètres de posture ». Et de talons aiguilles.

Aux terrasses des cafés, nombreux étaient ceux qui conversaient encore en niçois, le volume poussé à plein régime. Hélène ne l'avait jamais appris, mais elle aimait écouter les gens discuter avec animation dans cet occitan devenu si familier, les mains en l'air et l'accent mélodieux, telle une ode à l'héritage transalpin que la ville avait reçu à travers son histoire. Albert le parlait aussi à la maison, mais plus pour dire des grossièretés que pour honorer un quelconque héritage.

Nice l'avait recueillie à la mort de son père quand elle avait dix ans. Sa mère, d'abord, avait succombé à une longue maladie – probablement un cancer, bien qu'elle n'en fût jamais sûre – alors qu'Hélène venait de fêter ses six ans. Elle n'avait pas compris lorsque son père lui avait expliqué que sa maman était montée au ciel. Scrutant la voûte céleste pendant des jours et des jours après le trépas de sa mère, elle avait cherché une explication à ce drôle d'itinéraire de vie. Où était-elle exactement ? Pourquoi était-elle partie ? Hélène s'était alors mis en tête qu'elle avait sûrement dû faire une grosse bêtise pour que sa mère ne veuille plus s'occuper d'elle. Longtemps, elle avait gardé

en elle la culpabilité de son départ, jusqu'à ce qu'elle comprenne que sa mère n'était pas partie de son plein gré, et qu'on ne revenait pas du ciel une fois qu'on y était monté.

Son père s'était remarié peu de temps après avec une femme acariâtre et possessive. Hélène avait vécu pendant trois ans avec son père et cette belle-mère infâme avant qu'il ne décède à son tour d'une maladie cardiaque. Pour les obsèques, sa marâtre la força à peindre ses petites sandales rouges en noir. Hélène ne retenait qu'un seul souvenir de l'enterrement : le goût salé de ses larmes devant le spectacle de ses sandales préférées défigurées avec brutalité par cette vieille folle. Depuis ce jour, elle s'était juré de ne plus jamais porter de noir, et elle n'avait jamais brisé sa promesse.

Sa belle-mère n'avait ensuite plus voulu entendre parler d'elle et l'avait envoyée vivre à Nice chez la dernière parente de son père, une cousine éloignée du nom de Jeanine. Jeanine, qui n'avait jamais eu d'enfant, l'avait élevée comme sa propre fille, mais Hélène ne s'était jamais sentie complètement chez elle. Le lendemain de son seizième anniversaire, elle avait quitté sa dernière famille. Elle avait arrêté l'école, trouvé du travail, un logement, et avait fini de s'éduquer toute seule avant de rencontrer Albert trois ans plus tard. Albert l'avait fait rire, l'avait fait vivre, lui avait fait découvrir tout ce qu'elle ignorait encore, la musique, l'art, la danse, l'amour. Un an plus tard, elle était enceinte de Mouna.

Hélène avait rencontré Viviane peu après la naissance de Pierre, cinq ans auparavant, sur les bancs d'un parc. Hélène y poussait son landau tout en surveillant Mouna et Jeanne. L'une essayait de descendre du toboggan à l'envers, l'autre était assise dans l'herbe à compter les

fourmis. En les observant, elle se demandait comment Albert et elle avaient pu concevoir deux petites filles aussi différentes. Puis son regard avait croisé celui de Viviane, venue avec sa fille âgée de seulement quelques mois de plus que Pierre, et la bienveillance que cette dernière lui inspira la déstabilisa aussitôt. Elle s'était assise à côté d'elle et, une heure plus tard, elles avaient refait le monde et se promirent de se revoir.

Viviane habitait seule avec sa fille et travaillait chez un fleuriste qui avait choisi d'installer son atelier à cent mètres de chez elle. Son nom de famille, Genet, avait fini de la persuader qu'elle y avait trouvé sa vocation. Elle ne croyait pas au hasard. Passionnée par son travail, sa bonne humeur communicative avait fidélisé tous les clients de la boutique depuis une décennie, finissant de convaincre le propriétaire de renommer le magasin « Aux fleurs de Vi » en son honneur.

Depuis le départ de son mari, elle cultivait soigneusement son indépendance et endossait son statut de femme divorcée avec panache. Une bannière exhibée avec fierté pour contrer les regards obliques et autres commérages sur les raisons de cette séparation soudaine. Ainsi qu'elle le répétait souvent, imperméable aux jugements extérieurs, elle était « bien mieux toute seule que mal accompagnée ».

À présent, Viviane était devenue un membre à part entière de la famille d'Hélène, telle la sœur qu'elle n'avait jamais eue. Une sœur rousse aux yeux verts, tout en rondeur, qui créait un contraste saisissant avec le teint olive, les yeux ébène et la silhouette menue d'Hélène.

Elle tapa sur la vitre de la devanture et aperçut le visage de Viviane s'illuminer en la voyant. Une composition à base de jonquilles dans une main, elle lui fit signe d'entrer dans la boutique de l'autre.

La Valse des jours

« Léni ! cria-t-elle avec son accent chantant. On ne s'est pas vues depuis au moins, quoi ? Dix jours ! ? Mais c'est beaucoup trop ! »

Elle la prit dans ses bras et la serra fort contre elle, son bouquet de jonquilles toujours à la main. Elle sentait bon la lavande et le savon de Marseille, et cette odeur familière fit monter les larmes aux yeux d'Hélène.

« Bonne année, au fait, ma belle, lui dit-elle en prolongeant son étreinte. Tu sais tout ce que je te souhaite.

— C'est bon de te voir, répondit Hélène en se dégageant.

— Qu'y a-t-il, ma choupette ?

— Oh rien Vivi, et un peu tout à la fois. Rien que tu ne saches déjà. »

Ces deux dernières années, Viviane avait été témoin de l'assombrissement progressif de son amie. L'éclat dans ses yeux s'était terni ; même son port de reine avait perdu un peu de sa superbe.

« Tu as eu des nouvelles de Jeanne ?

— Pas encore, mais je sens qu'elle va bien, ici. » Hélène désigna sa poitrine et Viviane hocha la tête d'un air entendu. Elle savait ce que signifiait sentir son enfant dans ses tripes et dans son cœur, cette connexion organique et spirituelle à la fois qu'aucune mère ne pourrait expliquer.

« Et ton mari ? »

Au courant de la maltraitance récurrente d'Albert, Viviane ne prenait plus la peine de l'appeler par son prénom en signe de contestation ostentatoire.

« Pas d'incident depuis une semaine.

— Pff ! Et tu dis ça comme si tu t'en satisfaisais. Comme si c'était une bonne chose ! Une semaine que tu vis malgré tout dans la peur que ça recommence, j'imagine ? »

Viviane n'était pas du genre à mâcher ses mots, ce qui était une qualité appréciable, la plupart du temps. Hélène n'avait néanmoins pas besoin de ça maintenant ; elle

La Valse des jours

voulait seulement faire une pause d'une heure dans sa vie, humer le parfum des fleurs et parler de tout et de rien avec sa meilleure amie.

« Vi... Pas maintenant. S'il te plaît. »

Mains sur les hanches, Viviane fixa son amie pendant de longues secondes avant de se remettre à travailler sur son bouquet.

« Raconte-moi plutôt les dernières cagades en date de Mouna, va, qu'on rigole un peu ! lança-t-elle pour changer de sujet.

— Que TU rigoles un peu, oui ! Parce que moi, la voir revenir de l'école avec du feutre bleu indélébile sur les paupières en guise de maquillage, debout à l'arrière de la Vespa du fils de Laurette, ça ne me fait pas rire du tout ! »

Hélène regarda Viviane pouffer dans ses jonquilles, et, presque malgré elle, éclata de rire à son tour.

Chapitre 3

Février 1964

Son père lui tomberait dessus à bras raccourcis s'il l'apprenait, mais la tentation était trop forte pour songer à y renoncer. Mouna s'approcha à pas de loup du guéridon, les yeux furetant en tous sens pour s'assurer que personne ne la voyait. Surtout pas Pierre ; celui-ci s'empressement de la dénoncer. Les cinq sens éveillés par l'adrénaline qui pulsait dans ses veines, elle s'enivra un instant de cette sensation de flirter avec le danger. C'était plus fort que tout. Plus fort que les réprimandes de sa mère, que les colères noires de son père, que le silence indigné mais soumis de Jeanne la parfaite. Le jeu en valait la chandelle.

Les clés de la Vespa, posées en évidence à côté de l'entrée, étaient un appel insoutenable à enfreindre les règles. Ses parents la connaissaient, pourtant, comment pouvaient-ils encore être aussi naïfs ? Mouna ricana tout bas à cette pensée. Les ustensiles cliquetèrent dans la cuisine, signe que sa mère commençait à préparer le dîner. Son père était parti voir ses copains Dieu sait où, en tout cas, il ne reviendrait pas avant une bonne heure. C'était l'occasion ou jamais.

Elle s'empara du trousseau et le glissa discrètement dans sa poche.

La Valse des jours

« Je vais me promener avec Lucette ! » lança-t-elle à la cantonade. Puis, sans attendre la réponse, elle se faufila hors de l'appartement.

La Vespa de son père était garée à sa place habituelle, sous le platane de la cour intérieure. Mouna en fit le tour, jaugeant la bécane comme un animal sauvage qu'elle s'apprêtait à dompter. Elle était belle, avec ses formes rondes et sa couleur gris-bleu. Si ce dégénéré de Cyprien savait conduire ce genre d'engin, elle y arriverait aussi. Il ne fallait pas sortir de Saint-Cyr.

Sûre d'elle, elle enleva la béquille, enfourcha la selle et entendit avec satisfaction le moteur se mettre en branle une fois la clé tournée dans la serrure. Elle trouva rapidement son équilibre et, une excitation indicible parcourant tous ses membres, actionna son poignet pour accélérer. C'était compter sans son indubitable manque de délicatesse. À peine la poignée enclenchée, le scooter démarra brutalement et la déstabilisa, malgré sa tentative pour tenir bon.

Mouna fut projetée vers l'arrière, mais se rattrapa de justesse et termina sa chute à quatre pattes. La Vespa, quant à elle, tomba à la renverse quelques mètres plus loin dans un bruit de taule abominable qui semblait vouloir alerter tout le quartier.

Elle se releva d'un bond et courut redresser la Vespa tout aussi vite, le cœur battant. Le rétroviseur s'était brisé sur le sol, la peinture avait été vilainement endommagée, ainsi que la selle qui découvrait par sa plaie béante la mousse blanche de son intérieur.

Le guidon entre les mains, elle hésita une seconde entre s'enfuir le plus loin possible et retourner ni vu ni connu dans sa chambre. La seconde option lui parut la plus sensée ; elle pourrait toujours dire qu'elle n'avait pas bougé

de sa chambre, qu'elle faisait ses devoirs. Elle remit la Vespa à sa place et remonta les marches de l'escalier deux par deux.

Trois minutes lui avaient suffi pour encore faire des siennes, et pas qu'un peu. Parfois, elle avait quand même envie de se mettre des baffes.

Mais Mouna ne craignait pas les représailles, car son père ne lui faisait pas peur. Il prenait souvent sa grosse voix, la foudroyait de son regard bleu perçant ou la raillait sur son manque de jugeote, mais au fond, elle savait que c'était un gentil. Il n'avait jamais levé la main sur elle, ni même menacé de le faire, même ces fois où elle croyait qu'il ne réussirait pas à se contenir tant la colère déformait son visage comme si des vers de terre se baladaient sous sa peau. Même ces fois où il empestait la vinasse à des kilomètres et qu'elle entendait du grabuge entre lui et sa mère dans la pièce d'à côté. Elle se bouchait alors les oreilles pour ne pas savoir ce qu'il se tramait, mais leurs disputes ne pouvaient pas être bien méchantes. Son père n'était pas ce genre d'homme.

Bien que Mouna ne cessât de tester ses limites, elle sentait qu'il ne s'en prendrait jamais à elle.

Elle aimait son père, autant qu'elle aimait le rendre fou. Qui aime bien châtie bien. De quelle manière aurait-il pu s'intéresser à elle sans cela ? Pierre était un garçon, Jeanne était une bonne élève, mais elle ? C'était une cancre et elle n'était pas sportive. Elle était l'aînée, mais n'avait jamais pris à cœur de donner l'exemple. Ou alors, *le meilleur des mauvais exemples*, comme disait Albert. Mais, loin de considérer la remarque comme un reproche, Mouna s'en félicitait : cela la rendait spéciale aux yeux de son père. Ils se ressemblaient, en fin de compte. Lui aussi était un facétieux, un provocateur. Elle le sentait de sa trempe, quand leurs affrontements lui faisaient parfois

l'effet d'un miroir. Il se retenait, tenu à son rôle d'adulte, de père de famille, mais comme toute chose trop contenue, sa nature profonde ressortait occasionnellement, dans son humour pince-sans-rire, dans ses parodies et ses taquineries. Même envers sa mère qu'il n'hésitait pas à chahuter de ses traits d'humour noir.

Et bien qu'elle fasse semblant de lui en vouloir, ils finissaient toujours par s'embrasser en roucoulant dans la cuisine. Du moins jusqu'à il y a peu. Jusqu'à ce qu'il rentre à la maison éméché un jour sur deux, et que son humour se soit fait la malle en même temps que sa sobriété.

« Il faut savoir rire de tout, les enfants », leur disait-il à l'époque en leur frottant le sommet du crâne quand il voyait qu'il était allé trop loin, ou quand Hélène lui faisait les gros yeux, plutôt. Rire de tout, et surtout de lui, telle était son arme contre les coups durs, les traumatismes d'enfance ou les situations embarrassantes. La dérision, c'était son bouclier pour désamorcer la vie. Désormais, c'était surtout l'alcool.

Toutefois, en élève formée à bonne école, Mouna avait appliqué ses conseils. Ainsi, lorsqu'elle aurait dû craindre les représailles paternelles, elle riait de sa propre bêtise, de sa gaucherie, et le regardait tempêter avec satisfaction. Elle désamorçait. Cela pouvait s'apparenter à de l'insolence, mais ça n'était que sa manière de se défendre, et bien qu'horripilé devant son attitude effrontée, son père la comprenait, quelque part. L'arroseur se retrouvait arrosé.

Elle sentait bien que personne ne savait plus quoi faire pour qu'elle se tienne à carreau. La punir ? Elle trouvait toujours pire à faire. La menacer ? Elle n'en croyait pas un mot. La corriger ? Les coups de règle sur les doigts donnés par ses professeurs n'atténuaient en rien ses ardeurs. Pire,

La Valse des jours

elle prenait plaisir à voir tous ces adultes perdre pied devant son aplomb. Elle en tirait une forme de gloire personnelle qui valait toutes les punitions du monde.

L'autorité n'avait aucune emprise sur elle, encore moins la douceur. Elle voulait n'en faire qu'à sa tête, au gré de ses envies. Peu importait la sanction tant qu'il y avait l'extase. Mais aujourd'hui, l'extase avait été de courte durée.

Depuis la cage d'escalier, le rugissement de son père ne tarda pas à se faire entendre.

« MOUNA ! »

Chapitre 4

Mars 1964

Penché sur son cahier à côté d'elle, Paul préférait s'exercer à dessiner des éléphants, des tigres, et toute sorte d'animaux exotiques plutôt que d'écouter ce que le père Charrin avait à dire. Jeanne, quant à elle, buvait ses paroles. Les mains posées sur son pupitre, le dos droit, elle ne le quittait pas du regard. Les cours de catéchisme du père Charrin ne ressemblaient en rien à ceux qu'elle suivait d'ordinaire avec le père Laugier à Nice. Il était certes question de Jésus, Marie et de la Bible, occasionnellement, thèmes qu'elle maîtrisait déjà à merveille après des années à jouer son rôle de grenouille de bénitier. Toutefois, les principaux enseignements du père Charrin s'étaient révélés bien plus intéressants aux yeux de Jeanne, et ces heures de cours avaient très vite suscité une vive curiosité de sa part. Bien qu'elle affectionnât toutes les matières au sein du cursus scolaire du préventorium, elle attendait les cours du père Charrin avec une dévotion et une impatience toute particulières.

Il paraissait plus vieux que son père, mais elle aurait été incapable de lui donner un âge. Ses cheveux grisonnants et sa peau marquée par les années attestaient d'une vie avancée, mais son visage expressif avait gardé un pétillement enfantin, une lueur incandescente et communicative qui se dégageait de tout son être. De ses yeux

bleus surmontés de sourcils broussailleux émanaient une profonde chaleur ainsi qu'une malice inattendue. Comme chaque jour, il portait un élégant costume qui contrastait avec les soutanes sombres du père Laugier et de tous les autres prêtres qu'elle avait rencontrés jusqu'ici.

Sa voix grave vibrait avec passion dans la salle de classe lorsqu'il transmettait ses préceptes à son jeune auditoire. Il parlait de choses dont Jeanne ne connaissait rien et qu'elle n'était pas sûre de bien saisir. La thématique du jour, par exemple. L'amour de soi, et comment cet amour pouvait influencer sur le reste de la vie. Il parlait de tolérance, de liberté, de bienveillance, envers soi-même, envers les autres. Il dénonçait les visions parfois étriquées qu'entretenait la religion, et les mauvaises interprétations qu'elle pouvait entraîner. Il lui arrivait de baisser le ton d'un air conspirateur, comme pour leur confier des informations gardées trop longtemps secrètes. Des révélations sur une prétendue énergie, celle qui les liait les uns aux autres, qui les liait à la nature, à l'univers, et comment Dieu était aussi dans cette énergie. Il expliquait que Dieu était loin d'être le même pour tout le monde, et qu'il fallait respecter tous les dieux et toutes les croyances, tant qu'elles incitaient à faire du bien autour de soi.

Jeanne n'avait jamais entendu pareil discours. Elle s'était même demandé si le père Charrin était un vrai curé, sceptique quant à cette approche si différente de son catéchisme habituel. Pourtant, ces enseignements avaient fini par résonner en elle de manière si juste qu'ils en avaient progressivement transformé sa vision de la vie.

Désormais, son Dieu avait changé de visage. Il n'en avait plus, à vrai dire ; il était maintenant partout, tout comme cette énergie dont parlait le père Charrin. Il liait tous les êtres vivants entre eux, il était présent dans le chant des oiseaux et dans l'herbe sur laquelle elle aimait

La Valse des jours

s'allonger pour lire. Il était dans le rire des enfants autour d'elle et dans le regard de Mamie Solène. On ne pouvait Le voir, et pourtant elle Le sentait plus que jamais auprès d'elle depuis que le père Charrin lui avait fait entrevoir cette douce lumière qui entourait le monde. Sa foi n'était que plus authentique, plus étincelante.

En trois mois, Jeanne avait trouvé ses marques. Mamie Solène, le père Charrin, Mamie Jacqueline, Annie et Paul étaient devenus sa nouvelle famille, sa bouée de sauvetage, et le préventorium, son foyer d'adoption. Bien que son traitement pour vaincre l'infection l'accablait de temps à autre d'une immense fatigue, elle avait repris du poids et des couleurs. Elle se sentait bien, en sécurité, comme avant. Avant que la peur ne s'invite dans sa vie.

Le lendemain de son arrivée, elle avait fait le tour du propriétaire et était tombée sur une fille d'environ son âge qui lisait adossée contre un tronc d'arbre, malgré la neige et le froid. Elle avait de longs cheveux blonds qui lui descendaient jusqu'au bas des reins et de grands yeux ronds et bleus cachés derrière des lunettes tout aussi grandes et rondes. C'était Annie. Elle aimait lire et être seule.

Jeanne s'était arrêtée à sa hauteur.

« Bonjour... Je m'appelle Jeanne. Je suis arrivée hier soir. » Jeanne avait bravé sa timidité malade pour se présenter ; sa famille lui manquait déjà beaucoup trop pour qu'elle ne recherche pas un peu de compagnie. Et puis, il y avait quelque chose d'original chez cette petite fille, quelque chose de curieux et d'inaccessible, de sauvage et de doux à la fois. Jeanne adorait les gens différents, ceux qui avaient l'air de sortir d'un roman. De plus, elle lisait, ce qui avait attisé son intérêt.

La fillette avait levé les yeux de son livre et l'avait regardée un moment en silence. Jeanne s'appropriait à continuer

son chemin, vexée par ce mutisme, quand une petite voix s'éleva dans l'air froid.

« Moi, c'est Annie. Je suis là depuis presque un an. »

Un an ! Jeanne ne pensait pas que l'on puisse rester prisonnier de cet endroit aussi longtemps et elle eut un haut-le-cœur en songeant aux neuf mois qui l'attendaient.

« Tu lis quoi ? demanda-t-elle.

— Apollinaire. *Alcools*.

— Ah, je connais. Je n'ai pas lu tous les poèmes, et je ne les ai pas tous compris, admit Jeanne, mais mon préféré, c'est "Automne malade". »

Annie, visiblement impressionnée, la scruta de ses grands yeux. Puis elle remit ses lunettes en place sur son nez.

« Bon choix. Moi, c'est "Le pont Mirabeau". Mon père me le récitait tous les soirs avant de dormir quand j'étais plus petite. »

Depuis, elles avaient décidé d'un commun accord de lire et d'être seules, mais ensemble. Elles s'échangeaient leurs livres et se promenaient dans le jardin sans parler, comme absorbées par le ciel et les bruits de la nature. Les jours de beau temps, elles aimaient passer des heures entières sur la balançoire en bois près du vieux chêne. Elles poussaient alors de petits cris de joie tout en se balançant avec frénésie, indifférentes aux grincements de la structure qui menaçait de s'écrouler à tout instant.

Mais ce que Jeanne adorait par-dessus tout, c'était broser les longs cheveux d'Annie chaque soir avant de dormir. Leur texture soyeuse et leur odeur de propre l'apaisaient, à tel point qu'elle avait envie d'y enfouir son visage pour y respirer pleinement leur parfum. Elle aurait tant aimé que Mouna la laisse faire la même chose à la maison, mais son aînée ne tenait pas en place et n'aimait pas beaucoup avoir sa petite sœur sur le dos.